

Débat n° 2

Exposé d'André FRANQUEVILLE (1).

ETUDE DE L'EMIGRATION RURALE DANS UN DEPARTEMENT DU CAMEROUN DU SUD : LA
LEKIE . METHODES ET RESULTATS

(Présentation d'un article à paraître)

1. Caractéristiques de la zone étudiée
2. Méthode utilisée. Enquêtes
3. Résultats

1. La zone étudiée.

- A proximité de Yaoundé, au nord-ouest, au plus à 100 km de la capitale
- Une population relativement nombreuse : 54 h/km² - 162.000 habitants en 1967
une population relativement homogène : une ethnie majoritaire (Eton)
: essentiellement rurale - cinq postes
administratifs mais une seule ville,
Obala, avec environ 5000 habitants.
- Une zone de monoculture du cacaoyer - 1er département producteur de cacao du
Sud-Cameroun : 1er rang pour le tonnage produit et pour le rendement (417kg/
ha).
- Densité des pistes et intensité de la circulation.

Pourtant

- De fortes inégalités dans la densité du peuplement :
 - . zones très peuplées (plus de 65 h/km²) : nord et nord-ouest du départe-
ment (jusqu'à 122 h/km²)
 - . zones peu peuplées (moins de 30) : l'est (toute la route au nord d'Obala)
: le sud (arrondissement d'Okola)
- Un problème de manque de terre dans les parties les plus peuplées : cf. le
déficit de jachère, mis en évidence dans l'Atlas régional S.O. 2.

(1) texte de l'orateur

La situation démographique est bonne, par rapport à la région : mortalité générale et infantile plus basse, accroissement naturel plus élevé.

Donc : un réservoir d'hommes. C'est aussi l'un des plus scolarisés des départements du sud.

Donc : une population dense, dotée d'une bonne vitalité démographique, fortement scolarisée, à proximité d'une grande ville.

2. Méthode utilisée.

Etude basée sur enquête dans les villages, faite en 1970.

Au total, 6 mois sur le terrain.

Méthode d'enquête inspirée par les travaux de Michotte sur la zone de Bouaké, Hacringer à Abidjan et Caldwell au Ghana.

a) Choix des villages

Une vingtaine, en fonction de

- . leur taille
- . leur accessibilité
- . la densité de la population locale
- . l'équipement (marché, dispensaire, école)

En fait les gros villages (environ 1000 habitants) sont toujours aisément accessibles, et bien équipés. Les seuls critères de différenciation ont donc été la taille, la densité de la population et la distance de Yaoundé.

b) l'Enquête

On a interrogé tous les chefs de familles des villages choisis. Le questionnaire visait à :

- établir la biographie de l'enquêté (cf. Hacringer)
- reconstituer l'ensemble de la famille (cf. Caldwell)

On a ainsi eu connaissance

- . de l'émigration actuelle : les absents dans la famille
- . de l'émigration passée et des retours d'après les biographies.

Au total : 27 villages ou hameaux

2.069 chefs de familles interrogés

1.018 absences relevées

S-6517

C.E.D.I.D. - ORSTOM

FRA

INU. Ø 6517

c) Critique

On a voulu faire une enquête fine avec points de sondage nombreux, le but était non seulement de caractériser d'une façon générale l'émigration hors du département, mais aussi d'en déceler les variations régionales (voire locales) et d'en trouver si possible les "déterminants".

Principal guide : l'étude de Caldwell, avec plus grande ouverture historique et géographique, moins sociologique.

1ère difficulté : importance de l'enquête et gros travail de dépouillement pour un seul chercheur

2ème difficulté : imprécision de certains résultats.

Sources d'imprécision :

1. Les réponses des enquêtés : Refus de répondre (rare)

Réponse fantaisiste (rare et aisément décelable)

Impossibilité d'une réponse précise

. Age de l'enquêté
des émigrés

. durée de l'émigration
date de départ, de retour.

2. Erreurs de conception de l'enquête

- recherche d'une liaison entre émigration et importance de l'exploitation cacaoyère. Sans résultats parce que dissimulation du nombre réel de pieds de cacaoyers.

- le questionnaire n'a été posé qu'aux chefs de famille. Donc beaucoup de jeunes hommes, vivant encore avec leurs parents, ont échappé à l'enquête et ont été seulement comptés, soit présents, soit absents, comme les enfants à charge. Ainsi la pyramide des âges ne présente, entre 20 et 30 ans, que les hommes formant un ménage ; le déficit que présentent ces classes ne correspond donc pas nécessairement à une émigration, mais aussi à une mauvaise conception de l'enquête.

- D'une façon plus générale, l'enquête n'a pas assez tenu compte des éléments jeunes de la population, non mariés, masculins et féminins, qui ont été seulement notés présents ou absents.

3. Les résultats

A. Résultats généraux

Sur un peu plus de 2000 chefs de famille présents :

34 % n'ont jamais quitté le village de façon durable

66 % ont exercé une activité hors de leur village et y sont revenus, donc les 2/3 des ruraux sont d'anciens émigrés.

Si l'on reconstitue l'ensemble de la population masculine adulte des villages on trouve :

33 % d'absents - 44 % d'émigrés revenus - 23 % d'hommes n'ayant jamais émigré.

B. Variantes régionales

classement des villages

On a classé, au moyen d'un diagramme triangulaire, chacun des villages enquêtés en fonction des valeurs moyennes obtenues pour l'ensemble du département de la Lékié. Suivant la proportion d'hommes restés au village, revenus ou absents, on a considéré les villages comme sujets à une émigration forte, moyenne ou faible. Les résultats ont ensuite été reportés sur une carte et l'on s'est efforcé de trouver les déterminants de ces variations de l'intensité du mouvement d'émigration.

L'impression générale est qu'il existe deux zones de faible -relativement faible- émigration :

- a) le long de la Sanaga, suivant la boucle que forme le fleuve
- b) sur la route du nord.

et deux zones de forte émigration : le centre et le sud du département. Mais on remarque également qu'il n'est pas rare que deux villages très proches l'un de l'autre, présentent des comportements migratoires opposés. Donc une impression générale que l'examen de détail tendrait à mettre en doute.

a) Relation avec la densité de la population.

C'est la première hypothèse qui vient à l'esprit pour expliquer les variations de l'émigration.

On constate en effet, et on vérifie statistiquement, que les villages qui connaissent la plus forte émigration sont ceux qui appartiennent aux cantons dont la densité de population est supérieure à la moyenne départementale.

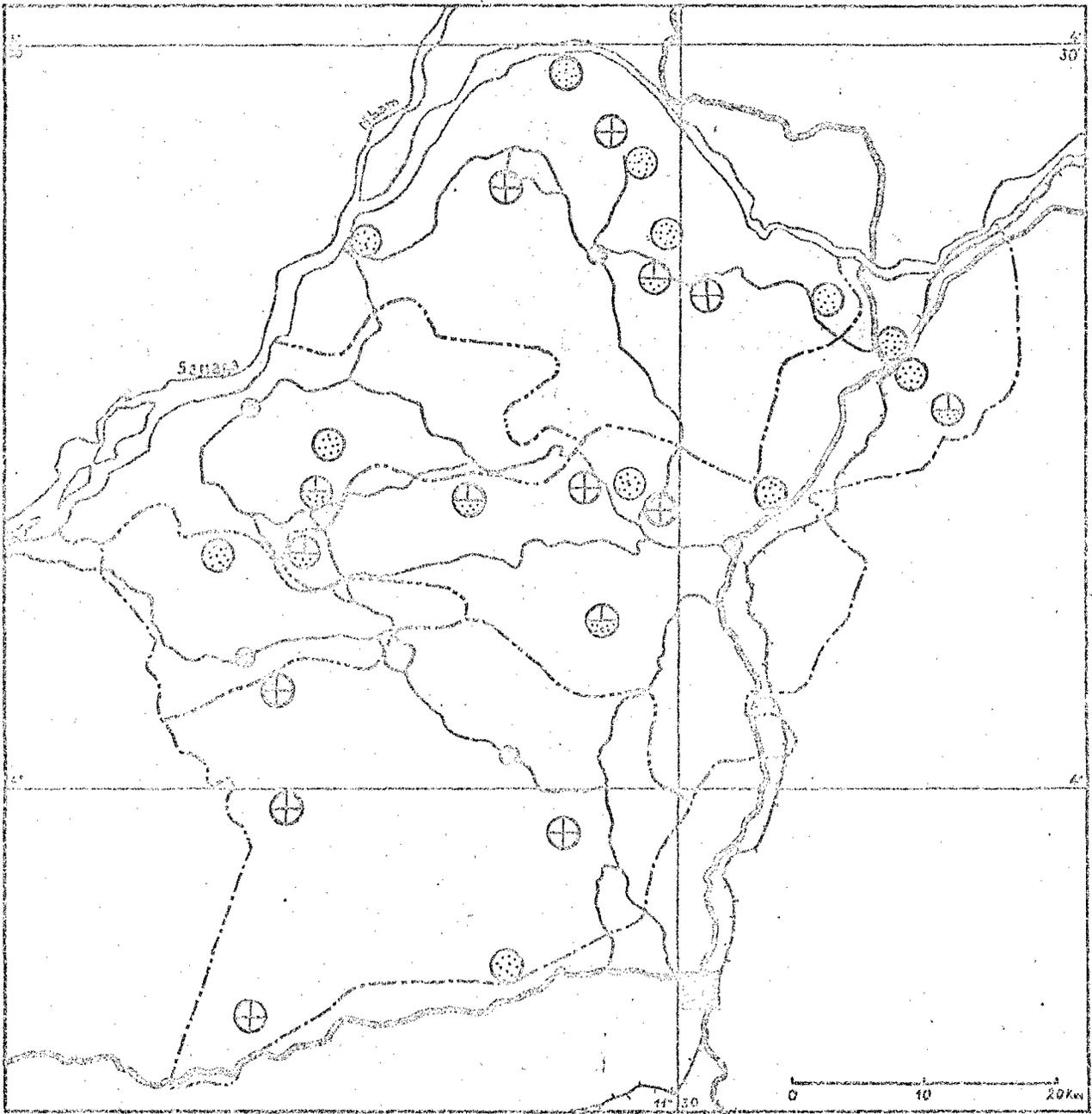


Fig. n°6. INTENSITÉ DE L'ÉMIGRATION

- ⊕ Forte
- ▨ Moyenne
- Faible

La carte fait pourtant apparaître des exceptions à cette règle trop simple. D'autre part, si l'on refait le calcul non plus en regroupant nos villages suivant qu'ils se situent dans un canton de densité supérieure ou inférieure à la moyenne départementale, mais en les prenant un à un et en les confrontant avec leurs caractéristiques migratoires, la corrélation n'apparaît plus significative. D'autres facteurs entrent en ligne de compte.

b) Relation avec le marché de l'emploi local.

Les villages de la route goudronnée, pourtant aisément reliés à Yaoundé, présentent paradoxalement une émigration faible : pas d'absents, beaucoup d'hommes n'ayant jamais quitté le village. Cette situation apparemment anormale pour des villages d'une route très fréquentée s'explique par la présence de plantations de type industriel, actuelles ou disparues, qui ont constitué des freins à l'émigration. Près d'Obala : plantation de café et exploitation forestière : à Ballong : plantation de tabac de cape. Ces entreprises sont actuellement disparues ou en voie de disparition.

c) Relation avec la distance à Yaoundé

Le premier lieu d'émigration est Yaoundé (44 % des émigrés revenus) et il paraît normal que l'intensité de l'émigration soit en rapport avec la distance à parcourir pour gagner la ville. Des formules ont d'ailleurs été proposées du type de celle de Pareto ou encore des modèles de gravité qui établissent cette relation, formules du type $\frac{1}{r^2}$ où le potentiel décroît avec la distance.

Si l'on calcule la corrélation à partir de nos chiffres, on s'aperçoit pourtant qu'elle est peu significative et se situe au seuil de confiance, il est en effet insuffisant de ne tenir compte que de la distance kilométrique, même calculée en suivant les pistes. Nous avons donc classé les villages en 5 types et affecté leurs distances kilométriques à Yaoundé d'un coefficient croissant à mesure qu'augmente la difficulté d'accès, tenant compte à la fois du type de piste, de sa fréquentation et du type de véhicule qu'elle nécessite. Pourtant sur cette nouvelle base on constate la même absence de corrélation significative que précédemment.

Mais en dressant un graphique à coordonnées rectangulaires portant en abscisse la distance pondérée à Yaoundé et en ordonnée le pourcentage d'absents dans les villages, on s'aperçoit que quelques uns ont une position excentrique, et qu'ils correspondent à ceux que l'on a repérés tout à l'heure, i.e. ceux qui sont situés sur la route d'Obala et présentent les caractéristiques migratoires particulières, dues aux possibilités d'emploi sur place. Si l'on ne tient plus compte de ces villages dans le calcul, on obtient alors une corrélation satisfaisante avec une droite de régression à pente négative du type : $y = - ax + b$.

d) Relation avec la taille des villages

Mais ces règles générales ne rendent pas encore entièrement compte de la situation décrite par la carte.

Nous avons voulu vérifier une relation relevée de Caldwell au Ghana : plus le village est peuplé, plus l'émigration est importante, relation qui contribue également à expliquer notre carte, ou, du moins certaines inégalités, tels deux villages contigus ayant un comportement migratoire opposé.

Reste à expliquer pourquoi existe une telle relation ? Caldwell l'attribue à de la scolarisation, plus poussée dans les gros villages dotés d'écoles et l'on sait que les scolarisés ont une plus forte tendance que les autres à émigrer. Nous avons tenté de vérifier cette hypothèse (l'enquête demandait le niveau scolaire atteint) et elle ne nous a pas paru satisfaisante pour la Lékié; la corrélation n'est pas significative. Il me semble plutôt, dans le cas présent, que la relation émigration-taille du village est due au fait que ici les gros villages sont situés toujours sur les pistes importantes et que l'on retrouve par là la relation émigration et distances pondérées à Yaoundé.

A partir de ces principes généraux qui semblent effectivement régir l'émigration dans le Lékié, il a été possible de caractériser différentes zones dans le département en estimant l'intensité de l'émigration rurale. D'autre part il a été possible d'estimer le volume de l'émigration rurale du département, compte tenu des chiffres obtenus par les enquêtes.

C. Destinations et activités des émigrés

44 % des absents se trouvent à Yaoundé, seulement 13 % à Douala, et 15 % dans les autres départements du Sud. On constate que la plus grande partie des émigrés

à Yaoundé exercent un métier exigeant un minimum de formation professionnelle (charpentier, maçon, menuisier...), tandis qu'à Douala, l'emploi le plus fréquent pour les Eton est celui de manoeuvre. L'émigré, loin de son milieu d'origine, accepte plus facilement n'importe quel emploi; près de son lieu d'origine, il se montre plus exigeant sur son emploi et rentre au village s'il ne trouve pas de situation satisfaisante.

Nous avons d'autre part comparé le chiffre des émigrés Eton et leurs caractéristiques fournies par notre enquête, au recensement de la population de Yaoundé en 1967. Cela a permis de recouper un certain nombre de résultats, notamment sur l'intensité de l'émigration suivant les différentes zones de la Lékié, sur la structure professionnelle des émigrés Eton et sur leur implantation dans la ville de Yaoundé.

D. Histoire de l'émigration

Les 2/3 des villageois présents sont d'anciens émigrés. On peut donc retracer, à l'aide des récits qu'ils nous ont faits, une histoire de l'émigration de la Lékié qui doit d'ailleurs convenir aussi au reste du sud du Cameroun.

1°/ Variations de l'importance des départs et des retours dans le temps, jugée d'après les pyramides des âges des villageois restés au village et des villageois revenus au village.

- la proportion des départs semble avoir été à peu près toujours la même : on ne décèle qu'une seule véritable anomalie chez les hommes dont le départ aurait dû se placer vers les années 1930-1940 : ceux-là sont partis en moindre nombre. Cela correspond à la période d'extension de la culture cacaoyère dans le Centre Sud.
- la proportion des retours a varié davantage dans le temps et on note particulièrement une moindre proportion des retours dans certains groupes d'âges : ils correspondent à des hommes qui ont quitté leurs villages au moment du développement de la ville de Yaoundé et y sont demeurés.

2°/ Variations dans la destination des émigrants suivant les époques.

Dans l'histoire de l'émigration rurale des Eton deux grandes périodes se distinguent, avec comme date-charnière les années 1935-1940.

Avec cette date, la majorité des départs ont pour destination les plantations industrielles (essentiellement celles du Mungo et du Cameroun occidental et la plantation de Dizangué), secondairement les villes de Douala et de Yaoundé. Après cette date elles ont pour destination Yaoundé, dans une proportion sans cesse croissante, et, secondairement, mais de façon continue, les villes du département de la Lékié. L'attrait de Douala décline constamment et laisse la place (la 3ème) aux autres départements du Sud.

Cette évolution, en rapport avec le développement progressif de Yaoundé, doit ainsi être mise en rapport avec les motivations de l'émigration. Les "déterminants" qui ont eux aussi varié avec le temps.

E. Les "déterminants" de l'émigration

Nous avons évité de reprendre les considérations générales et classiques qui expliquent l'émigration rurale : l'attrait des lumières de la ville, la gérontocratie qui règne en brousse, le refus de travail de la terre, l'attrait du salaire fixe... qui constituent toutefois l'arrière plan de cette étude, pour mettre en valeur d'autres "déterminants" non moins puissants de l'émigration et un peu particuliers à notre région.

Il y a d'abord le poids d'un passé colonial qui s'est manifesté pour les villageois sous deux formes : la guerre franco-allemande de 1915-1916 et l'institution du travail forcé qui s'est perpétuée jusqu'en 1946. L'une et l'autre sont d'une grande importance, pour l'étude de l'émigration : elles ont causé de vastes mouvements de population, qu'il s'agisse des militaires ou des civils entraînés avec les troupes allemandes jusqu'en Guinée Espagnole ou qu'il s'agisse du recrutement pour le travail obligatoire ou de la fuite devant ce travail obligatoire. L'une et l'autre ont non seulement provoqué des départs sans retour ou avec retour très tardif, mais elles ont donné naissance à des sortes de "colonies" lointaines qui ont constitué autant de foyers d'appel pour la plus jeune génération. Elles ont fait naître l'habitude de l'émigration et l'ont facilitée.

- La coutume en effet veut que, en pays Béti, comme dans la société Fang, la relation neveu-oncle maternel est privilégiée et non moins importante que la relation père-fils, de sorte que beaucoup de jeunes enfants, encore actuellement, reçoivent leur éducation chez leur oncle maternel. On hésite d'autant moins à lui confier l'enfant, lorsque cet oncle se trouve en ville, qu'il est donc supposé riche et capable de procurer une situation à son neveu. On trouve donc là une coutume qui vient continuer à alimenter ce courant d'émigration.

A ces deux explications, l'une d'ordre historique, l'autre d'ordre sociologique, s'en ajoutent deux autres, l'une d'ordre économique, l'autre d'ordre plus familial.

L'émigration est parfois celle de l'agriculteur qui quitte un terroir surpeuplé et s'établit dans une région où ne se pose pas ce problème de manque de terres, évoqué au début, qui caractérise la Lékié. Cette émigration agricole est le plus souvent dirigée vers l'autre rive de la Sanaga et concerne surtout l'ethnie Manguissa. Au nord de la Sanaga, les Manguissa retrouvent une ethnie très proche de la leur et beaucoup plus au large sur ses terres.

D'autre part, c'est à l'aîné qu'incombe, lorsque les parents sont âgés, le soin de subvenir à leurs besoins et d'entretenir les plantations. Quand les parents meurent, c'est encore à l'aîné qu'incombe la charge des enfants plus jeunes s'il y en a. Il semble, en conséquence, que la tendance aux longues absences est plus grande chez les frères cadets, et la tendance en retour plus grande chez l'aîné. Ces corrélations ont été relevées par Caldwell; elles paraissent moins nettes dans la Lékié, pour des raisons que l'on peut expliquer; c'est donc là un des facteurs d'ordre familial que nous avons notés et qui intervient dans la décision du jeune villageois de quitter ou non son village.

F. Autres caractéristiques de l'émigration

- La mobilité du migrant : 1/3 ont eu plus d'un lieu d'émigration. L'étude de cette mobilité montre que les petites villes de la Lékié sont aussi bien première étape de l'émigration que solution de repli après une émigration plus lointaine.

La durée moyenne d'absence qui est de 7 ans 1/2 mais atteint le double pour les hommes les plus âgés, conformément aux événements historiques qu'ils ont vécus.

CONCLUSION

L'évocation de ces quelques points de l'étude suffit à montrer à la fois l'ancienneté et l'ampleur du mouvement d'émigration de la Lékié. La question qui se pose alors est moins : pourquoi une telle émigration, mais plutôt pourquoi y a-t-il eu des villageois qui sont restés au village ? Nous avons également tenté de répondre à la question. La réponse est de deux types :

- la possession d'un héritage foncier (i.e. plantations de cacaoyers) retient l'homme à la terre : on ne part pas parce qu'il faut entretenir la plantation ou bien on revient au village pour recueillir l'héritage.
- la possibilité d'un emploi sur place ou à proximité retient l'homme au village et l'on peut prévoir sinon le développement, du moins le maintien des villages péri-urbains où s'instaure actuellement dans un rayon d'une vingtaine de km autour de Yaoundé (de 5 km autour des petites villes) une sorte de semi-émigration quotidienne, migration pendulaire qui donne naissance à une classe analogue à celle des ouvriers-paysans du XIXe siècle européen.

DISCUSSION

- M. LASSERRE - Le seul rapport net consiste entre la taille des villages et le nombre de partants. La référence à la route et à une distance pondérée n'a pas de rapport significatif.
- M. FRANQUEVILLE - On le retrouve à condition de laisser à l'écart quelques petits villages.
- M. LASSERRE - Donc, un autre facteur joue ?
- M. MARGUERAT - Une éducation scolaire plus poussée peut-être ?
- M. ROCHEFORT - Dans l'étude très méthodique de la migration, il faut essayer de trouver ce qu'il y a de spécifique. Dans le cas présent, un problème est posé par la proximité d'une fausse grande ville (Yaoundé) qui fausse le mécanisme. Il y aurait intérêt à connaître le marché du travail à Yaoundé. La capitale administrative est-elle une étape pour le migrant avant d'aller à DOUALA ? Il y a des explications à tirer au sujet du pouvoir attractif de la grande ville (DOUALA). Il y aurait intérêt à comparer avec Abidjan.
- Melle BRISSEAU - Quand il y a retour au village d'origine, y a-t-il modification de la profession et pourquoi ?
- M. FRANQUEVILLE - Non. Les anciens paysans revenant de la ville restent paysans et ne reviennent que par attachement au pays natal.
- M. BATAILLON - Il est bon d'éliminer les causes générales, banales de l'émigration, car elles sont peu significatives. Ce sont les autres raisons qui expliquent les cas concrets. Sept ans et demi constituent un long séjour en ville. Les anciens ruraux reviennent-ils dans leur pays ?
- M. FRANQUEVILLE - De Douala, ils reviennent définitivement ou accidentellement. De Yaoundé, ils reviennent fréquemment.
- M. BATAILLON - A partir des 2.000 enquêtés, peut-on extrapoler en se référant au taux de croissance des villages ? Ainsi en Amérique Latine, les taux de croissance naturelle permettent de déterminer les villages dont la population émigre.

- M. FRANQUEVILLE - Non, car on se heurte à un problème de documentation : les recensements annuels sont trop variables.
- M. MARCHAL - N'est-ce pas le besoin d'argent le facteur essentiel des départs ? L'argent gagné en ville revient-il au pays et quel est son impact dans la zone de départ ? Favorise-t-il le développement du commerce ?
- M. FRANQUEVILLE - Les migrants reviennent uniquement pour finir leurs vieux jours. Peu reviennent pour faire du commerce et seulement dans les petites villes.
- M. MARCHAL - En Côte d'Ivoire et en Haute-Volta, beaucoup de Mossi après un séjour à Abidjan se fixent dans des bourgades intermédiaires.
- M. LASSERRE - Revoir le travail de Balandier et Pauvert sur les villages gabonais où les pyramides d'âges avaient un déficit d'adultes masculins dû aux chantiers forestiers (jusqu'à 44 % d'émigrés). L'étude du taux de masculinité a-t-elle été effectuée dans cette région du Cameroun ?
- M. FRANQUEVILLE - Il n'y a pas d'étude de ce genre. L'émigrant est plutôt célibataire. S'il est marié, il part seul en laissant femme et enfants au village.
- M. ROCHEFORT - Y en a-t-il qui reviennent en brousse à cause de leur misère en ville ?
- M. FRANQUEVILLE - Oui, après 2 ou 3 ans en ville, des jeunes surtout. Ils reprennent alors des activités agricoles.
- M. VENNETIER - Les causes banales des migrations sont canalisées par les causes particulières qui ne les éliminent pas. Elles restent valables sauf peut-être la scolarisation aujourd'hui. Les migrants en villes restent-ils des ruraux vivant plus ou moins en ville ou sont-ils vraiment citadins, ayant coupé tous liens avec la campagne ? Ainsi à MARADI (Niger) 20.000 personnes passent 4 mois de cultures au village et 8 mois de consommation en ville (où ils ne négligent pas les revenus urbains d'appoint). En Afrique forestière, on peut vivre au village toute l'année.
- M. FRANQUEVILLE - La plantation reste une assurance pour les vieux jours ou contre le chômage. Il faut ajouter le cas des migrants pendulaires dans un rayon de 20 km autour de Yaoundé.

M. VENNETIER

- Les migrants revenant à la campagne à 50 ans, ne sont plus des migrants temporaires, mais des citoyens retirés à la campagne. D'où le problème de la définition du citoyen et la non-validité des catégories européennes.

M. MARCHAL

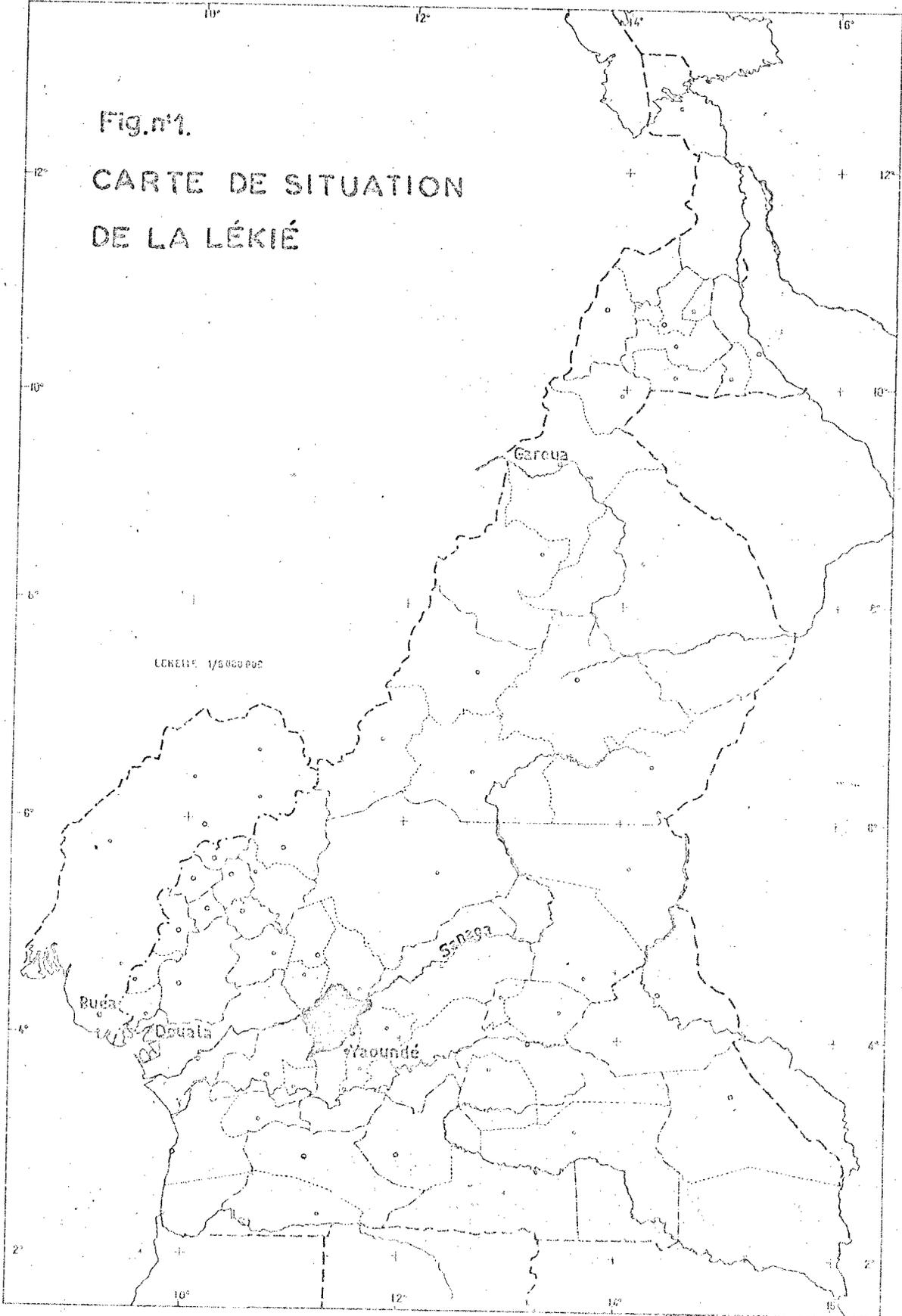
- Les migrants s'en vont en ville pour l'argent ou parce qu'ils n'ont pas assez de revenus sur place? Combien gagnent-ils en ville, en brousse ?

M. VENNETIER

- Le gain d'un manoeuvre est supérieur à celui procuré par une plantation. Mais en brousse, s'ajoute l'autoconsommation des productions vivrières des femmes. On y gagne à être en brousse, mais le gain est dérisoire par rapport à l'attrait psychologique de la ville. De plus, les cultures vivrières autour des villes rapportent bien plus que les cultures d'exportation de la brousse.

Fig. n°1.

CARTE DE SITUATION DE LA LÉKIÉ



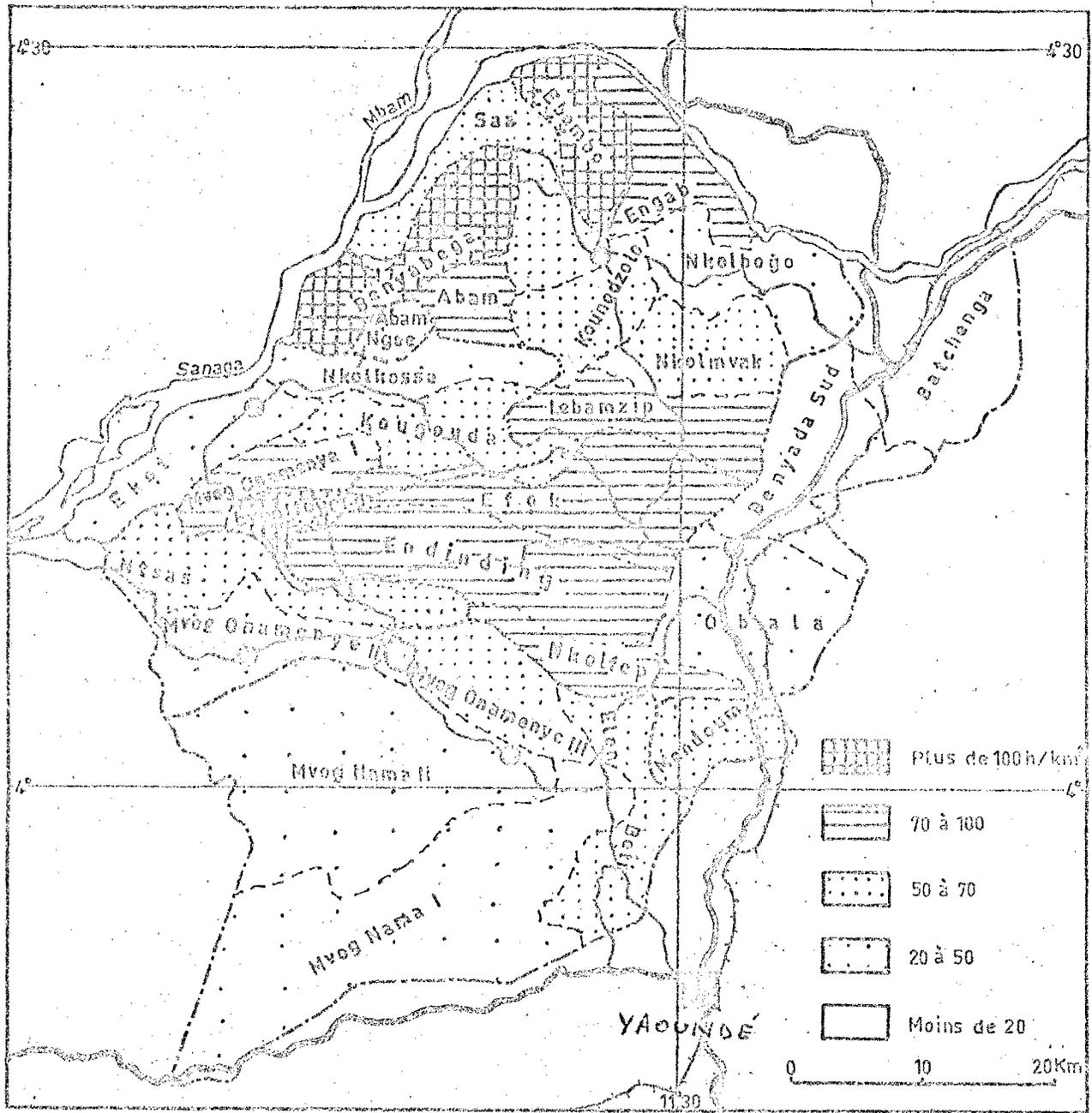


Fig.n°3.DENSITÉ DE LA POPULATION RURALE. (1967).